

Modjtabā MĪNOVĪ

Trad. I. ASSAR

Introduction au Shāhnāme Bāysonḳorī*

Voici enfin, reproduit en lithographie offset, un fac-similé du célèbre Shāhnāme Bāysonḳorī. Le trait le plus frappant de ce manuscrit est sa présentation sous forme d'un livre pour la production duquel le plus fin papier, la meilleure calligraphie, les plus remarquables enluminures et miniatures ainsi que l'exécution la plus soignée en tous points furent réservés.

Le texte se compose d'une Préface, d'une Introduction et du Shāhnāme même. Ce dernier ne présente pas de mérite particulier. Il ne s'agit que d'un manuscrit écrit en très net *nesta'lik*, il y a environ 550 ans, par le calligraphe bien connu Dja'far-e Bāysanḳorī de Tabriz. En ce qui concerne la vie de ce copiste et les manuscrits qui lui sont attribués, le lecteur est prié de se référer à *Ahvāl-o āthār-e khoshnevisān* (vol. I. pp. 114-123), de Mahdī Bayānī. Le nombre des *beyt*-s (distiques) de ce Shāhnāme s'élève à 59.130. Ce fait à lui seul indique qu'une grande confiance ne saurait être accordée à ce manuscrit quant à l'exactitude du texte. Nous avons beau tenir de Ferdousi lui-même que l'ouvrage se compose de soixante mille *beyt*-s (*shesh bār bīvar, do rah sī hezār*), ce chiffre est un chiffre arrondi qui ne correspond pas au nombre exact des *beyt*-s: en réalité le Shāhnāme contenait à peu près cinquante-deux mille *beyt*-s

* Ce texte, écrit peu de temps avant la mort de son auteur, survenue en 1976, était destiné à figurer comme préface dans l'édition du Shāhnāme Bāysonḳorī (le Chāhnāme de Ferdowsi, le manuscrit de Bāysonḳor, un album de miniatures et enluminures, Téhéran, Franklin Book Programs, 1971), Celui-ci ayant finalement paru sans cette préface, le texte était resté inédit jusqu'à ce jour.

auxquels différents auteurs ajoutèrent couplets et anecdotes afin d'atteindre le chiffre global de soixante mille. On peut donc conclure que plusieurs milliers de vers apocryphes furent interpolés dans le texte. A l'appui de ceci on est en droit de dire que ce manuscrit n'est pas d'une grande rigueur en ce qui concerne la correction du texte et l'exactitude des interprétations. Tout ce que nous pouvons revendiquer en sa faveur est qu'il est de loin supérieur aux autres manuscrits copiés, au cours des derniers cinq siècles et demi, sur ce manuscrit même et d'autres analogues, et qu'il est préférable aux éditions non critiques du *Shāhnāme* imprimées en Inde, en Iran et en Europe durant les cent-cinquante dernières années. Ces éditions furent faites d'après des manuscrits dont plusieurs étaient copiés sur le *Shāhnāme Bāysonkorī* même. Citons, entre autres, l'édition de Calcutta (de Turner Macan) et l'édition de Leyde (de Vullers) qui fit également usage de l'édition de Calcutta.

La grande singularité du texte de ce manuscrit est son introduction. Qui l'écrivit? Nous l'ignorons. Préface et introduction pourraient avoir été l'oeuvre d'un petit groupe de poètes et d'écrivains qui auraient travaillé en collaboration.

Il nous est dit dans la préface: «A cette époque, en l'an 829 de l'hégire (1426 ap. J.-C.), le Grand Prince, Son Altesse Royale Bāysonkor Khān, – outre la passion et le grand intérêt qu'il portait à la poésie, à la versification éloquente, aux histoires et récits d'exploits admirables – s'adonnait volontiers à l'étude du *Shāhnāme* d'Abū'l-Kāsem-e Ferdowsī de Ṭūs. Quoiqu'il y eût de

nombreuses copies de cet ouvrage dans sa bibliothèque royale, aucune ne satisfaisait son humeur délicate et son goût raffiné. Le marché des beaux-arts – resté faible jusque-là – étant devenu florissant sous son règne et la poésie très recherchée, ce prince ordonna qu'une copie exacte et complète de l'ouvrage soit faite à partir des diverses copies existantes.»

Je déduis de ce passage qu'une copie, «embrassant tout et contenant tout», fut réalisée pour Bāysonkor, copie dans laquelle fut recueilli et incorporé à peu près tout ce qui se trouvait dans les autres manuscrits; et qu'aucune investigation critique sur la contrefaçon ou l'authenticité des *beyt*-s et des épisodes ne fut faite.

Sur l'ordre de Bāysonkor, le livre fut pourvu d'une introduction. Dans cette introduction, il est décrit comment les récits se rapportant aux anciens rois et aux héros (*Bāstān-nāme*) furent recueillis et mis par écrit; comment cette compilation fut présentée à la cour de Maḥmūd de Ghazna; comment un groupe de poètes fut requis pour les mettre en vers; comment ceux-ci s'accordèrent tous pour désigner Ferdousi; comment celui-ci s'acquitta de cette tâche, fut désappointé et privé de la récompense promise; comment Ferdousi écrivit quelques *beyt*-s sur l'injustice du Sultan; ainsi que tout ce qui pouvait être recueilli sur la vie de Ferdousi.

Dans l'introduction qui suit la préface, tout ceci est rapporté selon les découvertes et la fantaisie (et plutôt celle-ci que celles-là) de l'auteur ou des auteurs. Par exemple ce qui nous est dit sur la tentative de mettre par écrit les récits des temps passés; sur l'ouvrage ainsi constitué qui tomba aux mains des Arabes après le sac de Ctésiphon; sur la vie de Ferdousi et les nombreuses années qu'il passa à versifier le *Livre des anciens rois*. Un grand nombre de fables légendaires, inventées de toutes pièces et dépourvues totalement de vérité, sont ainsi données sans aucun fondement. Nous ne pouvons dire si toutes ces histoires furent compilées pour la première fois dans cette introduction au *Shāhnāme* de Bāysonkor, ou si elles se trouvaient déjà dans l'introduction d'autres copies du livre, antérieures à celle-ci, et perdues depuis ou restées dans quelque bibliothèque dépourvue

de catalogue. Nous savons seulement que plusieurs anecdotes de la sorte, aussi inexactes et forgées qu'ellessoient, avaient déjà été relevées par écrit dans des ouvrages tels que les *Quatre Discours* de Neẓāmī 'Arūzī, l'anonyme *Histoire du Sistan* et l'*Histoire du Tabarestān* d'Ebn Esfandyār, tous trois en persan, et la *Cosmographie* de Zakariyā al-Ḳazvīnī en arabe. Quoi qu'il en soit, un grand nombre d'histoires apocryphes sur la vie de Ferdousi apparaît pour la première fois, autant que nous puissions l'affirmer, dans cette introduction du manuscrit de Bāysonḳor, à tel point qu'elle devrait plutôt être appelée: «Recueil d'histoires apocryphes sur la versification du *Shāhnāme* et la vie de Ferdousi».

Il serait aisé de réviser brièvement le contenu de cette introduction et de démontrer son inauthenticité. Je préfère toutefois m'attacher à examiner les détails authentiques rapportés par Ferdousi lui-même sur sa propre vie, à l'aide d'un certain nombre de vers extraits du *Livre des rois*.

On peut conclure, d'après ces passages, qu'Abū 'l-Ḳāsem Ferdowsī réalisa deux versions du *Shāhnāme*. Il acheva l'une de ces versions en 384 de l'hégire (994 ap. J.-C.), après avoir travaillé une vingtaine d'années à versifier le livre qu'il data de «trois cents ans et quatre-vingt-quatre». Le poète était alors âgé de cinquante-quatre ou cinquante-cinq ans. Trois ou quatre ans plus tard, la dynastie samanide prenait subitement fin et le contrôle du gouvernement central du *Khorāsān* tombait aux mains de Maḥmūd, fils de Soboktagīn, connu encore sous le nom de Maḥmūd de Ḡhazna. C'est à l'âge de cinquante-huit ans que Ferdousi entendit vanter la réputation de Maḥmūd. A partir de ce moment, on peut recueillir des bribes d'information sur Ferdousi lui-même par des vers du *Shāhnāme* éparpillés en divers endroits du texte et souvent associés à la mention de Maḥmūd comme monarque régnant.

Ferdousi nous rapporte dans la préface qu'il y avait un livre des temps anciens dans lequel étaient écrites beaucoup d'histoires. Or il y avait un *pahlavān* («brave») d'une famille de *dehḳān*-s («chef de l'administration locale») – il entend par ceci Abū Maṣṣūr Moḥammad ebn 'Abdol-Razzāḳ de Ṭūs – qui souhaitait voir

recueillis et rapportés en persan *dari* les récits des temps passés. Il fit venir de chaque province un vieux *mowbad* («mage»), les réunit en une ville et travailla avec eux à mettre par écrit les chroniques des anciens rois. Ainsi fut composé un livre digne de renom qui resta à la gloire du *dehḵān*. Après que ce livre – qui était en prose – eut circulé quelque temps et que des récitateurs l'eurent déclamé à haute voix (sans doute en séances publiques et en présence des rois), parut un éloquent jeune homme doué d'une langue facile, habile à composer de la poésie, qui s'engagea à versifier l'ouvrage. Mais à peine avait-il écrit un millier de vers sur les guerres entre Goshtāsp et Ardjāsp qu'il fut tué par la main d'un esclave. Il périt, et le poème ne fut pas achevé.

Ferdousi écrit ici: «Averti de ceci, je sentis l'urgence de m'attacher à versifier le livre; je tremblai devant la rotation du temps, craignant que si ma vie n'était pas longue je ne fusse obligé de le laisser à un autre. D'ailleurs mon trésor pouvait m'échapper; il pouvait ne se trouver personne qui payât le prix de mon labeur. Ainsi se passa quelque temps, pendant lequel je ne fis part à personne de mon plan, car nul ne me semblait digne de me servir de confident pour cette entreprise. J'avais un ami qui m'était dévoué. Il admira mon plan et m'apporta ce livre pehlevi (dans le sens ici de persan *dari*; il s'agit du *Shāhnāme* en prose). Il me dit: 'Tu as le don de la parole, tu es jeune, tu sais conter un récit héroïque. Ne t'endors pas! Raconte de nouveau ce livre royal, et cherche par lui la gloire auprès des grands.' Je suivis son conseil.»

«Il y avait alors un seigneur, descendant de paladins [ceci signifie peut-être qu'il était d'origine persane – son nom, d'après les titres de cette section figurant dans plusieurs sources autres que le présent manuscrit, serait Abū Maṣṣūr ebn Moḥammad; nous ne pouvons certifier si tel était bien le nom de ce personnage, ni dire qui il était; mais il ne saurait s'agir d'Abū Maṣṣūr Moḥammad mentionné ci-dessus, lequel fut à la fin de sa vie commandant en chef de l'armée et mourut empoisonné en l'an 351 de l'hégire]. Ce prince s'engagea à m'assister en tout et à ne me laisser dépendre de personne, afin que je puisse consacrer mon temps à composer des vers sur les héros de jadis. Tant qu'il

vécut, je fus préservé de la pénurie et de la nécessité. Mais hélas, il tomba entre les griffes de ses assassins.»

«Quand tu auras écrit ce *Livre des rois* – m'avait-il conseillé – offre-le aux rois'. Je commence donc ce livre au nom du Roi des Rois, le prince fortuné Abū'l-Ḳāsem Maḥmūd... En ce temps de conflit et de désordre, je m'endormis un soir en pensant à ce souverain; je vis en rêve, dans la nuit sombre comme lapis lazuli, sortir de l'onde une bougie qui donnait au monde l'éclat du soleil. Un trône orné de turquoises apparut. Un roi puissant y était assis, la tête couronnée; ses armées s'étendaient sur trois kilomètres; à sa gauche étaient rangés en files sept cents éléphants redoutables. En face de ce souverain, se tenait un ministre intègre et juste. Je demandai qui était ce roi. Quelqu'un me répondit: «C'est le roi de Rūm et de l'Hind, des territoires allant de Kanawdj aux rivages du fleuve Sind; il est le maître de l'Īrān et du Tūrān. Grâce à son gouvernement et à son autorité, ces royaumes, ornés de sa justice vivent en paix. Après avoir réalisé ces exploits, il ceignit la couronne, Maḥmūd, ce puissant roi, dominateur du monde qui conduit loup et brebis à la même fontaine. En son berceau, les lèvres encore humides du lait maternel, l'enfant dit tout d'abord: Maḥmūd!»

Il y a de nombreux autres vers à la gloire du sultan Maḥmūd. La mention du nom de Kanawdj comme une des frontières du royaume a induit en erreur certains, en leur faisant supposer que ces vers furent écrits après l'année 408–9, c'est-à-dire après la conquête du Kanawdj. Nous discuterons de ce problème plus tard.

Deux hauts personnages de la cour de Maḥmūd sont mentionnés et loués dans ce passage: l'un, Naṣr fils de Soboktagīn et frère cadet de Maḥmūd; l'autre, le Commandant de l'Armée de Ṭūs. Nous ignorons le nom et l'identité de ce dernier; mais nous pouvons supposer que Ferdousi offrit sa copie du *Shāhnāme* à Maḥmūd par son intermédiaire. Lorsqu'il écrit: «Un ministre se tenait en face du roi», il s'agit vraisemblablement d'Abū'l-'Abbās Faḏl ebn Aḥmad d'Esfarā'in, qui reçut la charge des affaires de Maḥmūd lorsque ce dernier fut nommé Commandant en chef du Khorāsān et qui devint premier ministre après l'accession de

Maḥmūd au trône.

Au début de l'histoire de Siyāvosh, il est un prélude dans lequel Ferdousi rappelle que quiconque a vécu cinquante-huit ans, a vu passer sur sa tête beaucoup de choses étranges, (ceci coïncide, come il est expliqué plus haut, à l'époque où Maḥmūd devint Commandant en chef de l'armée du Khorāsān), et ajoute: «Cette histoire a vieilli, mais je vais rajeunir les temps anciens. Quelque longue que puisse être ma vie, je vivrai toujours pour ce pieux devoir, et je laisserai après moi un arbre fertile qui ne cessera de porter du fruit dans le verger». Dans la même histoire, après avoir relaté le meurtre de Siyāvosh, il évoque sa soixantième année et se plaint ainsi: «L'âge a mis dans ma main un bâton au lieu d'une bride; mes richesses sont dissipées, la fortune m'a quitté». Depuis qu'il a «bu la coupe de la cinquante-huitième année», le poète ne pense plus qu'au cercueil et au cimetière. Il déplore la perte de ses dents et demande au Créateur que sa vie dure assez de temps pour qu'il puisse laisser après lui une histoire tirée de cet ancien et glorieux livre et laisser dans ce monde un beau renom. Ferdousi ajoute un *beyt* à la fin de cette réflexion personnelle, par lequel on peut déduire qu'il fut un ardent shī'ite.

Le plus long passage à la gloire de Maḥmūd se trouve au début du règne de Key Khosrow. Il comprend près de quatre-vingt distiques, dont une partie se rapporte expressément à Faḏl ebn Aḥmad, ministre du sultan: «Nul roi n'eut jamais *kadkhodā* de cette qualité. Aidé par ce ministre intelligent et juste je vois la fin de mes tourments. J'ai mis en vers ce livre de traditions empruntées à un vieux recueil, espérant qu'aux jours de ma vieillesse il porterait fruit et me donnerait de la grandeur, de l'or et un diadème. Mais ne voyant pas de roi généreux briller sur le trône des Keyānides, je gardais mon livre jusqu'à ce que je visse paraître un homme libéral, dont la munificence n'aurait pas besoin de clef... C'est ainsi que j'ai traversé soixante-cinq années dans la pauvreté, la misère et les fatigues; lorsque cinq années se furent ajoutées aux soixante, je fus las et comme ivre des soixante-six. Ma joue qui avait ressemblé à la tulipe était devenue jaune comme la paille; et mes cheveux, noirs comme le musc, avaient pris la couleur du camphre. Quand j'eus cinquante-huit

ans, j'étais encore fort quoique ma jeunesse fût passée; j'entendis un grand cri dans le monde, annonçant que les têtes étaient délivrées des soucis et les corps soustraits aux dangers; que Feridūn le sage était ressuscité, que le siècle et la terre étaient ses esclaves» (de toute évidence, il s'agit ici du sultan Maḥmūd). «...J'ai composé ce livre au nom du roi. Car le maître de l'épée, de la couronne et du trône sera mon soutien dans la vieillesse; je ne demande au Créateur tout-puissant que de m'accorder assez de vie pour achever ce livre au nom du roi du monde et faire entendre ma voix.»

C'est ici que se trouvent ces vers fameux:

«J'ai fait une oeuvre, ô Roi,
 Qui restera comme un souvenir de moi dans le monde.
 Les palais que l'on élève tombent en ruine
 Sous la pluie et l'ardeur du soleil;
 J'ai construit avec mes vers un palais magnifique
 Auquel la tempête et la pluie ne nuiront pas;
 Les années passeront sur ce livre
 Et tous les hommes de sens le réciteront.
 J'espère que le roi
 M'en récompensera par de l'or.
 Car je veux laisser après ma mort un souvenir
 Des trésors de ce roi qui portait si haut la tête.»

Ces deux derniers *beyt*-s se trouvent ici dans ce manuscrit et ailleurs dans d'autres. Les biographes de Ferdousi déduisent de ces vers que le poète souhaitait bâtir quelque édifice à l'usage du public (digue ou hôtellerie) et le laisser en souvenir de lui. Une fois encore, il parle de sa soixantième année: «Peu d'hommes dépassent soixante-dix ans; je sais que si on les dépasse, il n'y a plus que malheurs et qu'il faut pleurer une telle vie.»

Au début du récit du règne de Goshtāsp, Ferdousi mentionne de nouveau le poète Daḳīkī, déjà cité dans la préface du *Shāhnāme*. Il raconte ici comment une nuit il vit en rêve Daḳīkī.

«Une nuit, le poète rêvait qu'il tenait en main une coupe remplie de vin parfumé comme de l'eau de rose. Tout à coup

Daḳīkī parut devant lui et se mit à lui parler de cette coupe de vin; il dit à Ferdousi: 'Ne bois du vin que selon la manière de Key Kāvūs, car tu as choisi pour maître dans ce monde un roi à qui le sort jette des couronnes, des diadèmes et des trônes: Maḥmūd, le Roi des Rois, le conquérant des villes, qui fait participer chacun à sa fortune royale, dont les trésors ne diminueront pas, dont les peines n'augmenteront pas d'ici à quatre-vingt-cinq ans, qui mènera son armée en Chine, à qui tous les princes ouvriront la route...' – 'Moi aussi, ajouta Daḳīkī, j'avais de la même manière, avant toi, commencé ce poème; si tu retrouves mes vers ne sois pas avare envers moi. J'avais composé mille distiques sur Goṣhtāsp et Ardjāsp, lorsque ma vie s'est terminée; mais si ce trésor arrive auprès du Roi des Rois, mon âme s'élèvera de la poussière jusqu'à la lune.'»

Cette année quatre-vingt-cinq est l'un des mystères du *Shāhnāme*. Après avoir inséré les mille vers de Daḳīkī, Ferdousi les trouve faibles et les apprécie en ces termes: «Pourquoi a-t-il essayé de versifier le *Livre des rois* puisqu'il n'avait aucune aptitude à ce travail!» Néanmoins, il se montre reconnaissant à Daḳīkī de lui avoir montré le chemin:

«J'avais trouvé un livre plein d'histoires, dont les paroles étaient graves et vraies; c'étaient des traditions anciennes écrites en prose, et les hommes de talent étaient bien loin de l'idée de les mettre en vers; personne n'y songeait et mon coeur enchanté se mit à y penser. Six mille ans avaient passé sur ce livre... Je bénissais le poète qui avait donné l'exemple de le mettre en vers; il est vrai qu'il n'en avait rimé que peu, un récit de fêtes et de batailles entre mille; néanmoins, il avait montré aux poètes le chemin pour mettre sur son trône cette royauté.»

De nouveau Ferdousi dit ici: «J'ai travaillé des années sur ce poème sans voir personne susceptible de me venir en aide financièrement. J'ai gardé mon poème pendant vingt ans jusqu'à ce que j'eus trouvé quelqu'un qui fût digne de ce trésor. Voici enfin la clef de toute la richesse de l'univers. Abū'l-Ḳāsem Maḥmūd est venu et s'est assis sur le trône de la justice. Son nom est devenu la couronne sur le front de mon oeuvre. Il est le maître dont la générosité ne connaît pas de limite.»

Quand situer le début de cette période de vingt années dont parle le poète? C'est la question qui se pose maintenant. S'agit-il de l'époque où il se mit au travail? De celle où il acheva la première version du poème? Ou bien de la date de la chute des Samanides et de l'accession au pouvoir du sultan Maḥmūd? Je préférerai, pour ma part, compter ces vingt années à partir de l'achèvement de la première copie de l'oeuvre en 384 de l'hégire. Il est en effet probable que Ferdousi ait arrondi à vingt, les dix-sept années qui s'écoulèrent entre la première copie complète du poème et la seconde réalisée pour Maḥmūd en l'an 401, et datée de l'an 400, chiffre également arrondi.

Au début des Sept Exploits d'Esfandyār, se trouvent en prélude quelques vers à la gloire de Maḥmūd. En voici un extrait tiré du présent manuscrit:

«Grâce à mes paroles, il restera dans le monde un souvenir de moi qui ne vieillira jamais.»

Dans d'autres manuscrits, se trouve également ce vers:

«J'espère maintenant recevoir des dinars de la part du roi.»

Dans l'édition de Calcutta, il est un passage souvent cité, dans lequel Ferdousi aurait dit:

«Lorsque j'entrepris ce poème
 Au nom du roi des rois, qui tient la tête haute,
 Je ne cherchais que la gloire.
 Devenir immortel, c'était là mon seul désir.
 Par mes récits, j'ai ressuscité
 Les paladins et les héros de jadis,
 Tous morts depuis longtemps.
 Je suis pour eux le Jésus
 Qui conduit leur âme au ciel.
 Car ces Chroniques royales dureront
 Autant que ce monde durera.»

Nous ignorons si ces lignes furent écrites par Ferdousi lui-même ou, après lui, par quelque autre poète qui, l'admirant, aurait ajouté quelques vers de sa composition à ceux de Ferdousi. Il s'agirait alors de vers faux. Mais les sentiments qui y sont

exprimés, reflètent bien la vérité.

Au début de l'histoire du meurtre de Rostam, trahi par Shaghād, Ferdousi s'exprime ainsi:

«Si je reste assez de temps en ce bas-monde,
Si la fraîcheur d'esprit reste assez de temps mon guide,
J'achèverai ce *Livre des rois*
Et laisserai ainsi derrière moi un poème
Au nom du maître du monde, du roi Maḥmūd,
Gloire du diadème et du trône,
Maître de l'Īrān, du Tūrān et de l'Hind,
Qui a rendu le monde brillant comme un brocart de Rūm.»

Viennent ensuite ces lignes sur lui-même:

«Mes oreilles et mes pieds me refusent leur service;
La pauvreté et les années ont emporté ma force;
C'est ainsi que la fortune ennemie m'a enchaîné;
Et je soupire sur mon malheur et mon âge;
Mais jour et nuit, j'invoque les bénédictions de Dieu
Sur ce maître de la terre, ce distributeur de la justice,
Et le pays entier se joint à moi,
Hormis les hommes de basse extraction et les infidèles.
Je laisse à son nom un monument en ce monde
Qui durera aussi longtemps qu'il y aura des hommes.
Je nourris l'espoir
Que le roi m'en récompensera par de l'or,
Car je veux laisser après ma mort un souvenir
Des trésors de ce roi qui portait si haut la tête.»

Voici encore un verset qui pourrait être interprété comme le souhait de Ferdousi de laisser derrière lui quelque édifice à l'usage du public et de dépenser à cet effet tout l'argent qu'il pourrait recevoir de Maḥmūd.

Avant de commencer l'histoire d'Alexandre, après avoir loué le Créateur, Ferdousi proclame son attachement à 'Alī; ces vers, ou du moins le dernier, furent inclus dans la satire contre

Maḥmūd que les admirateurs de Ferdousi fabriquèrent à partir de vers glanés en divers endroits du *Shāhnāme* et joignirent à ceux de leur composition. Les voici:

«Le chef des Comgagnons de Muḥammad était ‘Alī
Que le shīisme appelle ‘Alī-ye Valī;
Tous furent des saints, maîtres de leurs passions;
Les paroles d’ ‘Alī sont incomparables.
Nul ne peut le mépriser, hormis l’homme qui n’a pas de père.
Puisse Dieu faire brûler le corps de celui-ci dans le feu de
l’enfer.»

Puis il fait l’éloge de Maḥmūd et déclare:

«Ses ancêtres étaient déjà rois et monarques».

Il est encore un prélude à la section traitant des Arsacides. Avant ceci, c’est-à-dire après l’histoire d’Alexandre, Ferdousi fait allusion à son grand âge, à la blancheur de sa chevelure, à la pâleur de ses joues, à son corps courbé par les ans, à sa vue affaiblie:

«Le temps, ayant entendu ma plainte, répliqua: ‘Que puis-je? Je tourne selon l’ordre du Créateur; je fais ce qu’Il me dit’.»

Puis vient l’éloge du sultan Maḥmūd, roi des rois d’Iran et du Zābolestān, du Kanawdj au Kābolestān. «Gloire à lui et à son commandant en chef, Amīr Naṣr, par lequel la rotation du temps est réjouie.»

Ferdousi rapporte également que le 14 du mois de shawwāl de cette année, une proclamation fut lue en public selon laquelle le roi supprimait l’impôt pour un an. En remerciement, tous les habitants sortirent de la ville, s’assemblèrent en un lieu découvert et prièrent Dieu de garder le souverain et de le préserver du mal.

D’après les historiens, nous pouvons situer cet événement en l’an 401 de l’hégire¹. Le pays de Kanawdj est déjà cité comme étant une des frontières de Maḥmūd; en fait cette région ne fut conquise par le sultan qu’en l’an 1019 ap.J.-C. Comme je l’ai dit plus haut, certains chercheurs ont estimé que ce distique et le

1 - Correspondant au lundi 21 mai 1011 ap.J.-C.

nom de Kanawdj furent ajoutés dans ce passage par le poète lui-même, huit ans après l'achèvement du livre. Une telle supposition n'est pas nécessaire. Le Kanawdj était connu des Iraniens bien avant l'islam, comme la pointe de l'Inde la plus avancée vers l'est, et se trouve présenté comme tel dans les histoires de l'époque sassanide; Rūm est également mentionné dans ce passage, comme la pointe de l'empire de Maḥmūd la plus avancée vers l'ouest, alors que Maḥmūd n'alla jamais aussi loin.

Juste avant le récit d'Ardashīr le bon, Ferdousi parle de lui-même comme d'un homme de soixante-trois ans devenu sourd; de nouveau à la fin de l'histoire du règne de Bahrām, fils de Shāpūr, le poète s'exprime en ces termes:

«Soixante-trois années de ma vie se sont écoulées; mes oreilles n'entendent plus.»

Après avoir raconté la victoire de Bahrām V sur les lions, juste avant son accession au trône, le poète décrit un hiver rigoureux; la neige tombe, et il ne lui reste ni salaisons, ni bois, ni orge et rien à espérer jusqu'à la prochaine moisson.

«Dans cette obscurité du jour et dans la terreur de l'impôt à payer,
 Pendant que la neige a rendu la terre semblable à une montagne d'ivoire,
 Toutes mes affaires dépérissent,
 A moins qu'un ami ne vienne à mon secours.»

Le nom de cet ami dévoué serait, d'après le présent manuscrit, Ḥusayn (ailleurs Ḥuyayy), fils de Ḷutayba. Si ces vers datent de l'époque où Ferdousi était âgé de soixante-trois ou soixante-quatre ans, c'est-à-dire en l'an 393 de l'hégire (1002-1003 ap. J.-C.), cela prouverait qu'Ḥusayn (ou Ḥuyayy), fils de Ḷutayba (qui fut son premier protecteur et patron) vivait encore à ce moment et continuait à l'aider financièrement. Mais il se pourrait que ces vers appartiennent à la version du poème achevée en 384 de l'hégire et n'aient pas été omis dans la version ultérieure.

Après la fin de l'histoire de Ḷobād, il est un prélude à l'histoire de Khosrow I^{er}, surnommé Anūshīrvān. Nul éloge du sultan

Maḥmūd n'y est fait; par contre, Ferdousi se plaint d'être accablé par le poids de la soixantième année, déplore la perte de ses dents, sa taille courbée et ses yeux obscurcis. On ne saurait dire si le chiffre soixante correspond ici à un chiffre arrondi, ou si le poète avait traité l'histoire de Khosrow I^{er} avant les précédentes sections.

Il est encore un passage à l'éloge de Maḥmūd, après la section «Notes et Remarques» (*towḳi'āt*) d'Anushirvān à son fils Hormazd; c'est ici que se trouvent ces vers:

«J'ai composé ce livre, il y a bien longtemps;
Personne au monde ne s'y est intéressé, ni en public, ni en
secret;
Mais lorsque le nom de Maḥmūd parut à la tête du livre,
Tous les horizons retentirent d'éloges.»

Il est un prélude au début du règne d'Hormazd, qui ne contient pas d'éloge. On y trouve ces vers:

«Si aujourd'hui ma position est précaire,
Tu verras après ma mort l'oeuvre qui restera de moi.»

Dans l'histoire de Bahrām-e Tchūbīneh, avant que Ferdousi nous relate le voyage de celui-ci au Tūrān pour accueillir le Khākān, le poète insère une élégie sur la mort de son propre fils. Ferdousi avait alors soixante-sept ans. Voici ce qu'il dit:

«Quand ce jeune homme eut trente-sept ans,
Il ne trouva pas le monde à son goût et il s'en alla.»

Et encore:

«J'ai soixante-sept ans et lui en avait trente;
Il n'a pas demandé de permission au vieillard et est parti seul.»

Ici encore, nous voyons que Ferdousi a usé d'un chiffre rond: «mon fils de trente ans!»

Au début de l'histoire de «Shīrīn et Khosrow», il y a cinq *beyt*-s dans le présent manuscrit (treize dans d'autres) qui se rapportent

au poète. Voici ces cinq *beyt*-s originaux:

«Lorsque le prince commandant en chef¹ lira ces paroles délicieuses et les aimera, je serai alors comblé par ses bienfaits. Il parlera de moi au monarque et la semence de mon labeur portera fruit.» Il existe deux groupes de vers de natures différentes, qui furent ajoutés à ces vers initiaux. Dans le premier groupe, le poète parle ainsi: «Il a vieilli, l'antique ouvrage, racontant les propos et les hauts faits des preux! Je fais sur ce modèle un ouvrage nouveau, gardant le souvenir de ces hommes puissants. Ses distiques seront au nombre de soixante mille, d'une éloquence propre à chasser les ennuis. On n'a pas encore vu dans la langue persane un livre contenant trente fois cent distiques. Existât-il, si l'on cherchait les mauvais vers, on en découvrirait sans doute au moins cinq cents.» Ces deux *beyt*-s pourraient être interprétés ainsi (mais cela est loin d'être probable): «Des livres de trois mille distiques n'ont jamais été écrits jusqu'à ce jour; quand bien même ils l'auraient été, si l'on devait soustraire les mauvais vers qu'ils contiennent, il ne leur en resterait pas même cinq cents.»

Le second groupe de vers se compose de trois *beyt*-s que Ferdousi avait probablement écrits dans la marge de son propre manuscrit après l'an 401 de l'hégire, alors qu'il se trouvait privé de la récompense royale et profondément déçu. Par la suite, ces distiques furent insérés dans le texte par les copistes, qui les placèrent en tête des *beyt*-s sur le sultan Maḥmūd. Voici cette plainte:

«Un monarque si grand et si prompt à donner,
Resplendissant parmi les rois de l'univers,
N'a pas même jeté les yeux sur mon poème!
La faute en est aux médisants et à ma mauvaise fortune;
La calomnie s'acharne sur mon oeuvre
Et mon crédit auprès du sultan fut gâté...»

Dans la conclusion de l'histoire de Bārbad le musicien, Ferdousi

1- Il s'agit probablement d'Amīr Naṣr, fils de Soboktagīn.

ajoute six distiques sur lui-même et son livre. Il nous dit encore qu'il a soixante-six ans, mais qu'il a atteint l'immortalité:

«Depuis que cet illustre ouvrage est commencé,
Le pays tout entier s'emplit de mes paroles;
Je ne puis plus mourir et je suis immortel,
Puisque j'éparpillai la semence du Verbe.
Celui qui possède intelligence, sagesse et piété,
Ne cessera de me bénir lorsque je serai parti.»

L'épilogue du *Shāhnāme*, dans ce manuscrit, contient quarante-huit *beyt*-s; celui du Topkapı Sarāy (daté de 731 de l'hégire) en contient soixante. Tous deux sont des épilogues composés de vers de différentes provenances. Certains vers datent de la version de l'an 384 de l'hégire; d'autres, de celle de l'an 400 de l'hégire; d'autres encore appartiennent aux préludes et épilogues de diverses histoires du poème, et ont été transposés et insérés ici. Plusieurs vers enfin pourraient avoir été ajoutés par Ferdousi lui-même, après sa profonde déception, sur sa propre copie, dans les marges, en face ou à côté des passages d'éloge. Mais il existe aussi des vers fabriqués et interpolés par d'autres auteurs. Ceux-ci furent composés par des admirateurs de Ferdousi chargés de bonnes intentions, qui avaient lu et cru toutes les fables et légendes racontées sur la vie aventureuse du poète, l'accueil infortuné de son livre à la cour de Ghazna et la satire qu'il écrivit sur le sultan Maḥmūd. Ils firent des suppositions sur les causes de la malchance de Ferdousi, crurent les connaître et souhaitèrent les exposer en vers qu'ils attribuèrent au poète, pensant ainsi lui rendre service. Plusieurs des vers de cet épilogue se trouvent également dans la satire contre Maḥmūd placée au début du livre, satire qui ne contient que quelques vers authentiques.

Parmi les vers authentiques trouvés dans cet épilogue, certains appartiennent vraisemblablement à la première version du *Shāhnāme* (celle de l'an 384 de l'hégire); par exemple ceux où figurent la mention d'Alī Deylam (ou 'Alī Deylam fils de Būdolaf, ou encore 'Alī Deylam et Būdolaf), qui aurait participé

à l'ouvrage, et celle d'un autre personnage du nom d'Ḥuyayy (ou Ḥusayn) fils de Kutayba, déjà mentionné ci-dessus, qui fut le protecteur de Ferdousi et qui l'aida financièrement:

«C'est lui qui m'a donné de la nourriture, des vêtements,
de l'argent et de l'or...

Grâce à lui, de l'impôt foncier j'ignore tout
Et je me tiens au chaud, roulé dans mon manteau.»

On peut conclure des vers attribués avec certitude à la version finale que Ferdousi, ayant atteint l'âge de soixante-cinq ans, décida (ou reçut le conseil) d'offrir une copie du *Livre des rois* au sultan Maḥmūd en vue d'obtenir une récompense. Le poète se plaint aussi de l'indifférence des personnages riches et influents de son temps qui négligèrent de lui venir en aide:

«De grands personnages distingués par le savoir et la naissance
Copiaient ce livre gratuitement;
Des éloges, voilà tout ce que j'ai obtenu d'eux;
Mais, au lieu de ces éloges, ma force s'épuisait.
Les caisses vénérables demeuraient fermées,
Et mon coeur s'affligeait de les trouver toujours closes.»

C'est la raison pour laquelle Ferdousi décida, ou plutôt fut forcé contre son propre gré, de se servir du *Shāhnāme* pour se tirer d'embarras et subvenir à ses besoins, dessein contre lequel il avait lutté pendant plus de dix ans.

C'est ainsi qu'en l'an 400, à l'âge de soixante-et-onze ans, Ferdousi prépara la seconde copie complète de ce poème sur lequel il avait passé trente-cinq ans à travailler. Vient ensuite l'éloge du sultan Maḥmūd, où sont repris presque exactement les vers placés en tête de l'histoire de Key Kḥosrow. Immédiatement après, viennent des *beyt*-s dans lesquels Ferdousi déplora sa malchance et son infortune, ainsi que la conduite de Maḥmūd envers lui. Quelques-uns de ces vers, comme je l'ai déjà fait plusieurs fois remarquer, sont peut-être authentiques; toutefois, ils sont, pour la plupart, de pures falsifications, basées sur des

fables trouvées dans les *Quatre Discours*, la *Cosmographie* et autres livres, et sur des histoires devenues populaires au cours des siècles. Parmi les vers authentiques, certains pourraient même avoir appartenu à quelque autre passage du livre et avoir été utilisés dans d'autres contextes—vers échangés entre deux personnages—et appliqués ici à Maḥmūd comme venant de Ferdousi lui-même. Il y a un distique de cet épilogue, lequel, s'il est bien de Ferdousi doit avoir été écrit par le poète longtemps après, dans la marge de sa propre copie, et avoir été inséré ultérieurement dans le texte par les copistes.

Voici ce vers:

«Maintenant que je vais avoir quatre-vingts ans,
Mon espoir, d'un seul coup, s'est perdu dans le vent.»

Ce quatre-vingtième anniversaire de Ferdousi correspondrait à l'année 408-9 de l'hégire. Sa mort serait advenue en l'an 411 ou 416 de l'hégire.

Ce manuscrit se termine sur une dernière page due au scribe Dja'far Bāysonḡorī de Tabriz qui y cite de nouveau son patron—Ḳiyāsaddīn Bāysonḡor Bahādor Khān—et donne la date finale de 833 de l'hégire (1430 ap.J.-C.). Cette copie du *Shahnāme*, «embrassant tout et contenant tout», nécessita donc quatre années de travail.

Si nous comparons les détails précédents, extraits de vers authentiques ou considérés comme authentiques de Ferdousi sur la composition du *Livre des rois* et la biographie du poète, avec les histoires et informations contenues dans l'introduction de cette copie réalisée pour Bāysonḡor, nous sommes frappés par la vive contradiction qui existe entre eux. Turner Macan ayant entièrement recopié l'introduction du manuscrit de Bāysonḡor et l'ayant imprimée dans son édition du *Shāhnāme*, introduction qui a été également maintes fois reproduite dans différentes éditions du livre publiées en Iran et en Inde et qui demeure sans valeur en tant que source d'information authentique — il n'est pas nécessaire d'en rapporter ici le contenu.